

**« MIRIAM SOLÁ ET ELENA URKO (comp.), *TRANSFEMINISMOS. EPISTEMES, FRICCIONES Y FLUJOS*, Tafalla Nafarroa, Txalaparta, 2013 »**

Cristina Castellano

Cet ouvrage, dont nous pouvons traduire le titre par « Transféminismes. Épistémès, frictions et flux », est une première anthologie sur les mouvements de libération sexuelle et de genre liés aux mouvements sociaux transféministes au sein de l'État espagnol. Sans prétendre à un travail encyclopédique sur les nouveaux féminismes trans, *queer* ou *crip*, le texte cherche à rendre visible les débats, postures et discours contemporains des collectifs qui produisent des savoirs subversifs à l'intérieur du « débat féministe ». Les contributions ne se restreignent pas au territoire ibérique. Bien au contraire elles font alliance, dialoguent, avec des sujets chers à des activistes et spécialistes du genre en Italie ou en Amérique latine. Le livre rend ainsi compte d'une pluralité de voix / voies subalternes et cherche à devenir une archive pour recueillir le travail et l'héritage de l'activisme transféministe contemporain. Nous pouvons saluer le style original, plein de vivacité, décontracté et « antiacadémique » des auteur·e·s qui participent à cette publication. Elles / ils s'expriment dans un langage parfois provocateur et direct, parfois poétique et joueur, souvent critique. Nous ne trouverons pas une définition fermée du transféminisme, même si la notion de communauté d'expériences et de mémoires reste importante pour comprendre le sens global de l'ouvrage.

Le texte est divisé en six parties. D'abord les mémoires collectives, les « anticorps et vaccins théoriques », puis un duel : « le capitalisme ou la vie » suivi d'un appel aux alliances des corps. Un chapitre est consacré à l'amour, toujours appréhendé comme politique. Enfin, la dernière partie aborde les questions de circuits, de filaments, d'anodes, de cathodes, d'objets, d'outils et de réseaux. Cerise sur le gâteau : une annexe avec un tableau du style *timeline* où sont distinguées six dimensions du mouvement transféministe depuis la moitié des années 1980. Nous trouvons les faits historiques, les séminaires et journées d'études représentatives, les collectifs, publications, films, documentaires et expositions artistiques chers aux mouvements et ce jusqu'à l'année 2013.

Si la pluralité des personnes qui participent au projet est vaste et si les stratégies discursives, poétiques et politiques ne sont pas toujours les mêmes, le livre est un premier exercice historiographique sur les transféminismes en Espagne. Nous repérerons l'émergence des mouvements, le quoi, le qui, le comment, le quand et le pourquoi de leur naissance ainsi que sa prolongation à partir des événements artistiques qui ont traité les enjeux du sexe / genre. Selon plusieurs contributions, il y a une date à retenir et une rencontre particulière : les journées de Grenade en décembre 2009<sup>1</sup>. Les débats et travaux issus de cet événement

---

<sup>1</sup> Jornadas Feministas Estatales de Granada, 2009.



auraient ainsi marqué la fin de la première décennie du XXI<sup>e</sup> siècle pour le féminisme du pays et ont stimulé le tournant transféministe. La rédaction du « Manifeste pour l'insurrection transféministe » [*Manifiesto para la insurrección transfeminista*] signé en 2010 certifiera l'année de mutation d'un féminisme traditionnel (qui gardait la catégorie « femme » comme seul sujet politique du féminisme) vers un agenda renouvelé, cette fois-ci transféministe (Tatiana Sentamans, p. 32-33). Plus précisément, c'est à Grenade que la question de la dépathologisation de la transsexualité s'est posée au sein des mouvements féministes et avec elle, les questionnements sur les silences ou les zones d'invisibilité dans les combats antérieurs. En effet, la grille de lecture des féminismes d'auparavant voyaient les identités trans à l'intérieur d'une zone complexe d'oppressions de genre mais toujours traversées par le binarisme homme / femme, homo / hétéro. L'apparition publique d'un mouvement transféministe organisé a permis de faire comprendre publiquement que la transsexualité n'était pas une maladie, que les questions devaient se poser en termes de défense et d'obtention de droits relatifs à la santé, de prévention des violences, de création d'espaces *safe*, de soutien et des affects, et qu'il fallait une stratégie pour combattre la transphobie. Les collectifs militants ont ainsi rejoint la scène internationale et se sont mobilisés par la voie de l'*Octubre Trans*, de *Transgender Europe* ou en faisant la Campagne Internationale *Stop Trans Pathologization* (Sandra Fernandes et Aitzoe Araneta, p. 50-54). Les membres du collectif Hetaira<sup>2</sup> se sont sentis extrêmement interrogés par les questions des personnes trans et par l'ensemble des violences que dénonce le texte sur la violence et le transféminisme depuis un point de vue situé (Medeak, p. 73-79). Depuis les journées de Grenade en 2009, ce collectif travaille sur les questions de prostitution en dehors de la vision pro-victimisation et sur les intersections entre sexe, genre, sexualité, capitalisme et mercantilisation. Il s'agit en résumé, de promouvoir la solidarité entre les personnes, surtout si elles sont discriminées (Cristina Garaizabal, p. 66-71). Le texte délivre aussi un moment de réflexion critique sur le transféminisme et son avenir. Trois possibles pièges sont à prendre en compte : d'abord le fait de croire que le transféminisme a dépassé le féminisme, parce que cela impliquerait de ne pas reconnaître l'ensemble des généalogies féministes radicales qui ont nourri le mouvement. De même que croire que, parce qu'on sait que le genre (la race, la classe, l'orientation sexuelle) est construit et qu'on se conçoit au-delà du binarisme, nous ne sommes plus face à des rapports de pouvoir et à des oppressions de genre. Enfin, le fait de perpétuer un transféminisme de salon (même s'il s'agit de squats), où les personnes sont enfermés en micro communautés et éloignés de l'action concrète de l'activisme et des alliances multiples (Itziar Ziga, p. 81-87).

Une attention particulière est prêtée aux enjeux matériels. La vision transféministe de l'économie s'interroge sur le caractère hétéronormatif du capitalisme mais aussi sur le bien vivre [*buen vivir*]. Dans une économie transféministe, le sujet fétiche autosuffisant est interrogé et à sa place se propose un modèle économique et affectif collectif. Ceci implique toute une autre forme de lien social et une interpellation au modèle de famille traditionnel car en effet, l'autosuffisance n'existe pas et l'interdépendance sociale est plus qu'évidente (Amaia Orozco, Sara Lafuente, p. 91-108). Le transféminisme économique, *queer* et postcolonial se distinguerait donc d'un féminisme du libre marché où la surveillance et la répression du biopouvoir règnent. Certain·e·s auteur·e·s théorisent le lien qui se tisse entre les nouvelles masculinités violentes du tiers-monde (du narcotrafic par exemple) et le modèle capitaliste producteur d'une virilité hégémonique (Sayak Valencia, p. 109-117). Luttés transféministes et luttés transfrontalières fonctionnent ensemble quand se pose la question du travail sexuel des personnes migrantes, souvent issu·e·s des pays du Sud travaillant et au Nord.

---

<sup>2</sup> Voir [www.colectivohetaira.org](http://www.colectivohetaira.org)

Par conséquent, le « Manifeste Transféministe transfrontalier » [*Manifiesto Transfeminista transfronterizo*] se propose de construire des liens anticapitalistes et antiracistes, des liens horizontaux entre migrants et natifs afin d'éviter des rapports hiérarchisés de savoir et de pouvoir (Leticia Rojas, Alex Aguirre, p. 127-140). Le mot trans concernerait également le dépassement de frontières, le transfert de perspectives géopolitiques, économiques, de genre et de sexualité en passant par des processus de création partagés. Le collectif « Ideadestroyingmuros » – qui se compose d'une génération de jeunes féministes venant du Sud de l'Europe – interroge, entre autres, le processus d'euro-périsation actuel, la précarité, la violence et les processus hégémoniques qui existent dans les zones considérées comme « le Centre » (Barcelone, Paris, Rome, Londres, Berlin). Elles / ils ont décidé de politiser les pratiques de mobilité pour resignifier l'idée de la périphérie, du Nord, du Sud, de l'Est et de l'Ouest. Leur positionnement transfrontalier passe par la création de nouveaux langages liés à la vidéo, aux arts plastiques ou à la création littéraire collective (Mery Sut, p. 141-152).

Pour d'autres réseaux comme celui du collectif O.R.G.I.A, la pratique artistique et l'action pédagogique sont la méthode de l'action politique : les ateliers drag king, le post-porn, la vidéo-action, la performance, les prothèses-poésies, les cabarets politiques, la vidéo-jocking mais aussi la sculpture, les dessins, les flyers, revues, films courts-métrages, bals, expositions, peintures, essais, blogs sont des lignes de fuite pour les nouvelles politiques de la représentation sexuelle et du réseau transféministe (Tatiana Sentamans, p. 177-191). Le texte fourni par les artistes du mouvement post-porn Post-Op<sup>3</sup> traite des imbrications actuelles entre sexe, genre et pornographie, de l'impact de leurs actions dans l'espace public et expliquent que le post-porn est intrinsèquement transféministe parce qu'il partage l'idée d'un féminisme pro-sexe et d'un sujet politique qui va au-delà de la catégorie de femme. Le collectif approfondit sa réflexion sur la diversité fonctionnelle à partir du projet « Pornopedia » où les prothèses et les jouets sexuels sont créés pour le plaisir du corps à mobilité réduite (Post-Op, p. 193-210). Dans le même esprit, le texte de Raquel (Lucas) Platero apparaît comme une critique de la capacité hétéronormative et situe le débat à partir d'expériences concrètes dans l'État espagnol. On découvre le travail artistique *queer* et *crip* d'Asun Balzola ainsi que l'activisme critique du « Mouvement de Vie Indépendante » [*Movimiento de Vida Independiente*] (p. 211-223). Un autre axe important dans ce texte est l'activisme gros [*activismo gordo*] qui problématise et interroge la norme corporelle pour reconnaître que le corps est une construction médicale et politique. Les références de ce mouvement sont souvent anglo-saxonnes (*fat activism*) mais le mouvement gagne le monde latino-américain. Par exemple, le « Manifesto Gordx » écrit au Chili cherche à défier le monopole du regard. Au Mexique, on trouve les travaux de la photographe et artiste performeuse La Bala Rodriguez et en Colombie ceux de Dianita Pulido et Alias Angelita. Les collectifs qui partagent cette forme de désobéissance corporelle cherchent à s'approprier des insultes pour les resignifier et pour générer de nouvelles formes de représentations. Le but est de réaliser un questionnement transféministe du désir et montrer que le corps est toujours relationnel (Lucrecia Masson, p. 225-233).

L'amour, ses langages multiples, son design, son articulation, ses maux et addictions ainsi que sa capacité créatrice et révolutionnaire sont explorés par Helen Torres et Bengala Magnafranse (p. 237-266). Le texte de Diana J. Torres tient, dans l'ouvrage, une place particulière. L'auteure livre ici une analyse hors norme inspirée de l'amour et de la sexualité des Bonobos et de leur façon de produire consensus social (p. 167-177). La dernière partie du livre aborde la question des réseaux transféministes et les nouveaux paradigmes du

---

<sup>3</sup> Voir [www.postop.es](http://www.postop.es)



monde numérique, ainsi que les stratégies de communication et de vulgarisation virtuelle, l'usage d'outils technologiques liés à l'Internet politique, les enjeux du cyberspace et les luttes cyberféministes. Il s'agit ici de saisir la transformation de l'espace public, l'importance d'une nouvelle figure de militant·e·s qui peuvent agir sous anonymat, avatar ou pseudonyme. Les textes nous livrent une cartographie technoféministe et introduit aux enjeux de l'hactivisme féministe *queer* qui deviendra transhackféminisme dans l'objectif de concrétiser ou de se projeter dans de nouvelles e-topies qui seront transféministes ou ne seront pas (Cecilia Puglia, Yan Rey pour Quimera Rosa, Ana Burgos, Yendéh R / Martinez, Klau Kinki et Lucia Egaña, p. 281-323). Voici une lecture indispensable et à traduire en français de toute urgence.

### Pour citer cet article

CASTELLANO Cristina, « “Miriam SOLÁ et Elena URKO (comp.), *Transfeminismos. Epistemes, fricciones y flujos*, Tafalla Nafarroa, Txalaparta, 2013” », *Comment S'en Sortir ?*, n° 2, p. 124-127.